

**DOCTEUR HACHEMI LARABI,
PENSEUR, ÉCRIVAIN****Un Algérien heureux
malgré tout**

«A 85 ans, je n'ai pas de souci de santé particulier, je ne souffre pas de diabète ou de tension ni de pathologie dont souffre le commun des Algériens, à savoir le colon.» Mieux, Hachemi Larabi lit et écrit sans lunettes ! Et si le poids des ans se fait ressentir dans sa démarche et son dos voûté, il reste que l'auteur de *Chronique d'un Algérien heureux* et de *Debbih Chérif et l'ultime bataille de la Casbah* a encore plus d'une corde à son arc.

Difficile aussi de mettre en doute sa mémoire, un trait particulier de ce personnage qui a traversé, dès l'enfance, une période de tous les heurs et malheurs, celle d'un pays profondément engagé dans la lutte pour recouvrer sa liberté. Difficile, en effet, de dissocier le vécu de Si l'Hachemi de celui de l'Algérie en guerre depuis la Seconde Guerre mondiale. Engagé dans les jeunesses du MTLD de La Redoute, Didouche Mourad étant le chef secondé par Debbih Chérif, puis au PPA, son positionnement est paradoxal en ce sens que bien qu'il n'ait jamais participé à une opération armée, il n'était pas loin puisque les acteurs étaient ses amis proches, voire intimes comme Debbih Chérif auquel il voue une admiration sans borne et à qui il a consacré un écrit biographique. Il est saisi d'horreur suite à l'assassinat de Cheikh Mohamed Saïd Zahiri, trop indépendant et jugé dangereux par ses écrits dans son journal *El Maghrib El Arabi* par le FLN. «J'ai quitté le Cheikh à 13h00, un moment après il est abattu devant la mosquée Ketchaoua.»

C'était le 19 mai 1956. Même indignation lorsque le cheikh Arezki, enseignant du Coran à la médersa de La Redoute, a été abattu par les mêmes commanditaires. Une rue de Clos Salembier, l'ex-rue des Mimosas, porte le nom de l'auteur de ce coup de main ! Il dénonce. D'où un conflit avec Mustapha Fettal pour avoir rappelé ces faits. Clos Salembier, La Redoute, Belcourt sont le triangle d'activités intenses, très structurées, du mouvement national. La médersa Ettarbia Oua Taâlim, ouverte et financée par les habitants de La Redoute, confiée à Abderrahmane Djilali («mon maître», dit Larabi), était un lieu de rencontres des jeunes nationalistes du MTLD qui vont marquer l'histoire de la zone autonome et donc celle d'Alger.

La faim, la misère, lot de la colonisation, l'auteur en parle. C'était la situation de tous les Algériens pour qui le débarquement américain allait les soulager d'une situation intenable : la farine pour le pain et les sacs pour en faire des vêtements ! *Chronique d'un Algérien heureux*, un pavé de plus 720 pages foisonne d'événements et de faits historiques semblables qui font de l'auteur le témoin de la vie du mouvement national à partir d'un quartier populaire passant par Djamaâ Zitouna, la Fran-

ce puis l'Allemagne de l'Ouest. De l'Algérie post-indépendante, il garde un goût amer lui qui a eu à frayer avec les grands noms de la politique de Ben Bella à Chadli, voire Bouteflika. Il ne mâche pas ses mots : «J'avais définitivement compris la nature de la Révolution dévoreuse de ses enfants et que l'essentiel était de sauver sa peau.» Tout un programme. Il rappelle le crime d'une tendance du FLN dans le massacre des habitants de Melouza, acquis au MNA messaliste, son effroi quand il apprend l'assassinat de Abane Ramdane. En dépit des inimitiés de certains hauts responsables du nouvel Etat, Hachemi Larabi continue son parcours avec bonheur puisqu'il passe 10 ans au Koweït, membre du conseil d'administration du Fonds arabe de développement économique et social (FADES) et qui lui permet de voir le vide sidéral quant à la présence algérienne dans les institutions arabes. Il passe 15 ans à la tête de la Chambre de commerce pour finir inspecteur général des finances. Il s'enorgueillit d'être derrière la création de la Foire internationale d'Alger. L'autre facette de «l'Algérien heureux» est plutôt croustillante et frise parfois le voyeurisme. L'auteur renverse un tabou propre aux écrivains algériens qui couvrent d'un voile pudique tout ce qui a un rapport avec la vie affective, c'est-à-dire sexuelle. Ainsi l'on est ahuri par le nombre de conquêtes féminines qui n'en finissent pas jusqu'à l'ultime chapitre du livre. On serait tenté de croire à l'hérédité, l'auteur ne s'est-il pas dit scandalisé lorsque son père, à 85 ans, lui avait manifesté le désir de convoler de nouveau en justes noces avec une fille de 20 ans ?

«Je n'ai jamais cru à la monogamie, le plaisir se renouvelle dans le changement de la partenaire», «Le sexe a dominé ma vie. Il m'a fait vivre les meilleurs moments de mon existence» ! Coureur de jupons, comme pourraient le qualifier certaines ? Il balaie cette appréciation d'un revers de la main ; pour lui, l'amour des femmes est une certaine philosophie de la vie. «J'avoue que j'ai vécu», dirait le poète chilien Pablo Neruda.

Sur un autre plan, il se désole : «Les intellectuels n'ont jamais eu le pouvoir au sein du mouvement national, d'où l'échec de 50 ans de politique nationale» ! Anticonformiste, il qualifie le système algérien de stalinien depuis déjà l'Etoile nord-africaine. Et pour ne pas paraître ingrat, il reconnaît que le système qu'il a servi l'a bien récompensé en retour ! Son témoignage sur les hommes est tout aussi iconoclaste : il dit de Mohamed-Cherif Messaâdia qu'il est «attachant, fidèle et serviable». Dans cet entretien au *Soir d'Algérie*, réalisé chez lui, il parle de bien d'autres sujets au crépuscule de sa vie.

B. T.

DOCTEUR**«Certains parlent**

Le Soir d'Algérie : Dans *Chronique d'un Algérien heureux*, sur plus de 700 pages, vous donnez l'impression d'avoir épuisé tous les sujets concernant votre engagement politique, votre parcours professionnel, votre vie affective...

Hachemi Larabi : Et privée ! Non je n'ai pas tout dit de mes convictions profondes pour aller plus loin que ne l'a fait notre ami Kamel Daoud. J'ai voulu rester dans l'orthodoxie. Je considère le brahmanisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam comme du folklore. Vous savez, que ce soit le bouddhisme ou le confucianisme c'est dans le Coran que j'ai trouvé une certaine morale de l'humanité dans les écrits la concernant. Je ne suis pas un bigot, mais quand j'ai un problème c'est vers lui que je me tourne d'autant que je suis de formation religieuse à l'origine. J'ai fait Djamaâ Zitouna. Ben Badis, Embarek El Mili, Bachir Ibrahim, Larbi Tebessi, Zemouche sont des Zitouniens. Ce sont ces gens-là qui ont œuvré à l'authenticité de l'Algérie. Ben Badis signait ses articles Senhadji. Il est vrai qu'il y a aussi Messali, mais lui était loin, à Paris, et s'appuyait sur les travailleurs émigrés en majorité kabyles.

«Un Algérien heureux», c'est plutôt inhabituel dans l'atmosphère ambiante ?

Oui, c'est la vérité. J'ai 85 ans et je souffre ni de diabète ni de tension ou de problèmes de côlon ou d'une quelconque pathologie courante. Je n'ai pas eu à souffrir d'un accident de santé. Mon bonheur c'est d'abord celui-là.

On note toutefois un paradoxe : votre bilan de 50 ans d'indépendance (en 2000) est négatif à tout point de vue. Pourquoi être aussi sévère à l'endroit des trois générations que vous énumérez, je vous cite : la génération qui a arraché l'indépendance, mais qui a échoué à construire un Etat ; celle de l'islam tronqué, de la violence et de l'affairisme économique et politique et enfin les enfants de ces derniers, génération de la consommation non méritée, sans effort, sans travail ?

Négatif. J'ai parlé d'un Algérien et non des Algériens qui sont tous malheureux. Je considère que je fais exception.

Le mouvement national étant une partie de votre vie, vous vous insurgez contre l'impasse faite, volontairement ou par ignorance, sur certaines figures de la Révolution à l'exemple de Salah Bouhara ou Zoubir Bouadjadj, membre du groupe des 22...

J'ai dit que ceux qui sont morts pour la patrie ont droit à leur cercueil. Il se trouve que je connais de très près la famille Didouche. Cette famille-là devrait avoir droit à des égards, à une vie décente plutôt qu'au sort dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Un neveu des Didouche habite dans un garage avec sa femme et sa fille. Cela n'est pas normal. Quant à Bouadjadj, il n'a jamais rien demandé et s'il l'avait fait il aurait eu tout. Un peu comme Yacef Saâdi. Il y a comme ça 200 000 moudjahidine. J'ai reçu récemment un certain Tahar «Chamaneuf» qui a parlé de la Zone autonome d'Alger comme s'il en était le chef alors qu'il n'en est rien. Heureusement qu'il y avait là M^{me} Zohra Drif qui a recadré les choses. Il ne figure pas dans le paysage de la Révolution. De

**Propos recueillis par
Brahim Taouchichet**

1954 à 1960, c'était le désert psychique, on ne se parlait pas, les gens avaient terriblement peur. Sinon c'est ou la prison ou le camp dans lequel s'était retrouvée d'ailleurs à 15 ans la femme que j'ai épousée pendant 4 ans et demi parce qu'elle a été surprise avec des tracts dans son sac. Elle était en deuxième année de collège. Des gens parlent de la Révolution mais n'en connaissent rien. Personnellement, j'ai de la chance d'avoir survécu et d'être aujourd'hui devant vous.

Cheikh Mohamed Saïd Zahiri, abattu sur ordre de Abane Ramdane, vous a beaucoup marqués vous, ainsi que Debbih Chérif. Que convient-il de faire aujourd'hui afin d'apaiser la mémoire des uns et des autres ?

On l'a réhabilité au cours d'une réunion à Tipasa. Larbi Demagh El Atrous a fait une lettre en hommage outre mon témoignage l'ayant connu moi-même. A Oran, j'ai rencontré Tarek. Selon lui, Zahiri a été tué parce qu'il aurait dit «une délégation douteuse pour une mission douteuse» à propos d'une délégation qui comprenait Ferhat Abbas (UDMA), Tewfik El Madani et Cheikh Hocine de l'Association des oulémas.

Zahiri a-t-il fait partie des membres fondateurs de l'Association des oulémas en 1932, comme vous l'affirmez, tandis que feu l'historien Mahfoud Kaddache affirme que la première réunion constitutive s'est tenue sur l'initiative de Omar Ismaïl le 5 mai 1931 qui se dota d'un comité directeur avec Ben Badis, El Ibrahim, Lamine Lamoudi, Tayeb Okbi, Moubarek El Mili et Ibrahim Bayoud ?

Lors de la première réunion, Zahiri n'était pas présent car lors de la création de l'association, il y a eu des oppositions dont celle d'un courant qui s'appelait «Sunna» avec pour chef cheikh Mouloud Elhadi. Tout le monde connaissait Zahiri et on ne pouvait créer l'association sans lui. On le craignait ; pour preuve, son absence lors de la première réunion. Ça a fait grand bruit. Mais à la deuxième réunion, il y était et est resté de 1932 à 1935. Il était en accord avec Tayeb El Okbi. Il y a une quinzaine de jours est paru un fascicule de 100 pages *Correspondances intimes El Okbi et Ben Badis*, qui est une somme de lettres publiées par Chakib Bellaïli (ex-directeur d'Air Algérie !) avec son ami, fils de Hamza Boukoucha, un personnage très important des Oulémas mais qui ne s'est jamais mis en avant. L'objectif était de démentir la rumeur de l'époque qui disait que cheikh El Okbi était un apolitique acquis à la France. Dans ces correspondances, El Okbi accusait Ben Badis de le bloquer. Quant à Ferhat Abbas, dans un livre, Cherkaoui affirme qu'avant de rejoindre le FLN il prit contact avec le gouvernement général et les principaux responsables français. Et c'est là que Zahiri a dit : «Une délégation douteuse pour une mission douteuse.»

Et Debbih Chérif a été victime d'une cabale au maquis et a vu sa vie menacée. Considérez-vous que lui, comme d'autres moudjahidine, n'a pas eu droit à une reconnaissance à la hauteur de ses sacrifices ?